

Quai sonore CONCERTS à LA CITE DE LA MER

Raul Paz
Goran Bregovic
Youssou N'dour



Cité de la Mer
Vendredi 5 novembre | 19h30 | Chanson
Ouverture des portes dès 18h

Billetterie en ligne dès juillet
Tarif exceptionnel

Durée 6h

Raul Paz



Raúl Paz par Juan Pin Vilar.

Raúl Paz a séduit La Havane qui lui sait gré de son attachement. En retour, il lui offre des photogrammes musicaux ingénieux, empreints de cubanité. Il en ressort des impressions lumineuses, fruits d'un regard différent porté sur son île. Un regard dans lequel se fondent notre esprit fantasque hélas réprimé et les nuits de bohème d'autres villes du monde, plus spécifiquement Paris.

Son retour a révolutionné l'esthétique classique de la nouvelle chanson cubaine. En d'autres termes, il nous rend une partie de la joie de vivre qui nous caractérise mais que nous exprimons timidement, avec appréhension. Il a le don de nous bouleverser.

Dès les premières notes, la fusion de la musique et de la ville nous transporte dans un torrent de larmes et d'exaltation typique de cet esprit bohème cubain, sage et élégant. Qu'importe que, pour cultiver cette extase, nous chantions, dansions, ou laissions ses chansons envahir d'elles-mêmes la périphérie de nos sentiments. Emportés par le plaisir de ressentir un tel bonheur, nous braquons des regards indiscrets sur les images qui défilent dans nos mémoires.

Cariño et *Havanization*, par exemple, évoquent La Havane des protagonistes de mai 1968. Comment ne pas retrouver des accents d'Aznavor dans les cuivres d'une radio de nuit qu'un couple d'adolescents écoute tout en s'aimant sans compassion, fidèle au principe de sélection naturelle des espèces.

Raúl débarque un jour à Paris et, troublé de découvrir des gens si différents, décide de s'y installer. Il donne et prend des cours. Il chante, danse, mais surtout, il apprend. Et, si La Havane est pour lui la ville cosmopolite par excellence, il est totalement désarmé face à Paris. Un tel brassage lui fait tourner la tête. Il rêve de construire un pont indestructible entre Paris et La Havane. Il sait que, des nombreux mystères qui parsèment ces deux villes, il retiendra des images inimitables qui se traduiront par des chansons.

Retour à Cuba : les théâtres font le plein. Persécution des médias. Conversations entre voisines. A Cuba, ses chansons remplissent aussi bien les Ipods des jeunes que ceux des quadras. Les parents transmettent leurs émotions à leurs enfants et rajeunissent à travers eux.

De ces expériences naît HAVANIZATION, un travail investi d'une âme et qui mêle des ingrédients rarement exploités dans la pop cubaine, l'observation de la ville par exemple.

HAVANIZATION séduit. Il envahit nos sentiments et nous émeut de façon inhabituelle, déroutante. Nous en arrivons même parfois à oublier qui nous sommes pour nous fondre dans l'univers.

Gente, *Cariño*, et *Carnaval*, évoquent les moments précieux de la nuit, ceux où on sort prendre le frais, où on flâne sans but précis.

Raúl Paz a gagné le défi du retour, sentiment sacré partagé par les Cubains, où qu'ils vivent. Il retrouve son authenticité et exprime sa propre cubanité, celle qui transite par les rues d'Europe les nuits de pleine lune ou s'abrite sous un parapluie, insensible aux exclusions souterraines et au désamour.

Juan Pin Vilar

La Havane, mars 2010.

"Havanization", le nouvel album de Raul Paz vu par Sébastien Martel

1 mois aura suffi à tout mettre en place, entre le coup de fil enrôleur et la première session studio, juste 1 mois, et une brève entrevue.

J'y ai vu un garçon tranquillement déterminé et ouvert, une fidèle équipe de production bien à ses côtés : j'y ai entendu des chansons maquettes à la ligne très claire : cuivres, soul, rythm & blues. Le ton est donné, tous d'accord pour s'engouffrer dans cette voie.

La confiance de Raul et naïve à mon égard m'ont propulsé à préparer diligemment cette mission, structurer, texturer, habiller ces précieux titres en compagnie de musiciens naturellement tout désignés : une vraie paire basse/batterie, Benmo et Dakou (longue expérience chez Spleen) et Pity Cabrera, de cette lignée académique des grands pianistes virtuoses cubains, sainement curieux de s'exiler sur d'autres modes.

Pas de tergiversation non plus pour recréer notre Memphis/La Habana à nous : allons tout droit au Magnetica Studio de Ménilmontant, génial fourbi vintage/hi-tech du producteur Marlon B (-M-, Java, Hughes Coltman ...), spécialiste de ce genre de croisement.

Faire face au timing devenait possible avec un tel équipage, et cette débauche de bonne volonté fit mouche au premier jour des sessions : 3 instrumentaux en boîte et c'est selon cette cadence infernale que s'enchaînèrent des titres à la forme évidente ("Mejor", "Carino"), de bons imprévus spontanés ("Pasan", "Carnaval", "Aire") et d'autres plus nébuleux ("Habana", "Tengo"), nécessitant multiples réorientations, jamais vaines, l'échec devenant rebond et pimentant salutairement notre immersion.

Ces 10 journées folles ont fondu sur nous avec fulgurance et passion, en réaction à la magie triomphante de voir le squelette de l'album se mettre sur pied.

Vient cette période excitante des finalisations, des prises de voix d'abord, donner de l'âme aux chansons et en voici un qui excelle dans cet art : Raul est de cette race de chanteur, serein, décomplexé, ultra-disponible.

Aussi, il tenait à insuffler au disque une touche de son authentique Habana. C'est donc là-bas au légendaire studio de l'EGREM qu'on y fit cuivres, percussions, avec de brillants et jeunes musiciens locaux, d'autres voix de Raul bien campé dans son environnement natal, et de ravissants chœurs en la personne de Danai, jeune recrue providentielle.

Puis retour dans la neige parisienne, pour justement une autre séance de chœurs détonante avec Camille, gospelisant ainsi aux alentours de Noël l'euphorisant morceau "Carnaval".

L'heure de Marlon avait sonné, c'est lui qui allait prendre les commandes, encore tout bouillonnant de ses prises de sons, éditions, colorations, programmations, pour l'achèvement, le mixage, où il opère traditionnellement seul, par souci de minutie, nous distribuant à tous, (bien éclatés géographiquement, Raul reparti à la Havane et moi en tournée), chaque soir, de la matière à commenter dans la foulée, qu'il fige le lendemain matin.

Ouf j'ai envie de dire, "Havanization" est enfin entre vos mains et nous n'avons pas encore pris le temps de fêter cela.

Seb Martel

Raúl Paz Havanization

Naïve



World Le Cubain sans frontières revient avec un album de grand voyageur ému. Quelque part entre La Havane et Paris existe

un courant mystérieux et mélodique où s'entremêlent pop, reggae, son cubain et soul music. Raúl Paz y vit, heureux d'avoir rapporté de ses pérégrinations en Uruguay, au Brésil, en Argentine et de sa résidence en France le choix de ne pas choisir entre toutes ces émotions. Alors qu'il s'était parfois dans le passé fourvoyé dans des tentations modernistes, l'enfant de Pinar del Río offre, avec son huitième album, un écrin de fête à ces musiques qui permettent de voir venir le printemps. Conçu en compagnie de Sébastien Martel (crooner au sein de Las Ondas Marteles et guitariste inventif), cet album mobilise une section de cuivres cubains, un producteur et batteur protéiforme (Marlon B, qui a œuvré aux côtés de M comme de Air) et la prestation ébouriffante de Camille (elle dynamite le proto-rock'n'roll *Carnaval*). *Havanization* confirme la capacité du quadragénaire à aborder à chant déployé les registres



qui requièrent une capacité émotive : l'élan romantique de *Mejor* rebondit sur la trépidation des percussions de *Gente* ou sur le voyage dans le temps (La Havane, années 50, tout le monde danse) de *Flores en la ciudad*, puis s'apaise sur les glissandi country d'*Aire*. Mieux encore : *Tal como fue* ressuscite Otis Redding, comme une halte charnue dans la soul de Memphis. On adore cette voix de charmeur latino, son sens du reggae digne et vigoureux (dans *Pasan*, il exprime en mots simples que tout passe, et tout change, sauf les femmes qu'on aime, et on a envie de le croire) et la palette harmonique qui permet toutes les audaces, dans tous les registres.

Christian Larrède

Concerts Le 16 mai à Montauban, le 19 à Arcachon

/// www.myspace.com/raulpazencasa

EN ÉCOUTE SUR LESINROCKS.COM AVEC **GREZ**



RAUL PAZ CUBAINE CORRE

Après l'exil, le retour triomphant. Ces deux dernières années, Raul Paz a retrouvé son île. Réconcilié avec ses origines, il fait la nique aux rigoristes de la musique cubaine et livre "Havanization", un septième album toujours plus pop. Texte Nadir Chougar • Photo Juliette Robert

La Cigale, le 29 mars dernier. Dans sa lumière rouge, la salle parisienne bondée de la fosse au balcon, accueille le plus français des chanteurs cubains. Costume cintré, chemise blanche ouverte sur le torse, foulard rouge et débranché de rigueur, Raul Paz, en tenue correcte négligée, est de retour au bercail. Comme un vieux pote trop longtemps absent, il vient présenter son nouvel opus, "Havanization". Le disque ne sera dans les rayons que dans un mois, le public réagit pourtant à chaque nouveau morceau comme s'il s'agissait d'un classique. "C'était un peu risqué mais finalement assez logique", commente l'artiste. "Dans l'idée que je me fais de l'art, on présente le produit avant de le vendre."

POP DE L'EST

On l'avait quitté deux ans plus tôt avec sa couronne de prince du son pop électro-latino posée sur sa tignasse frisée, on le retrouve aujourd'hui avec la même permanente et une pop encore plus assumée, "revendiquée avec enthousiasme". "Historiquement, quand tu es Cubain, la communauté internationale ne te permet pas d'être pop", constate-t-il avec surprise. "Tu es world, tu es latino, mais tu ne peux pas être pop. Je ne sais pas qui a décrété ça. Pourtant, ma génération dans les années 70 était super pop. À Cuba, on écoutait la pop des pays de l'est, de Pologne ou de Bulgarie. Elle était complètement décalée."

Les monuments de la musique cubaine encensés en Europe ? "Un truc que vous avez inventé ici", rétorque-t-il. "Il ne faut pas se voiler la face, quand j'avais douze

ans à Cuba, personne n'écoutait Compay Segundo ! Personne n'allait au théâtre à Cuba, même en pleine euphorie de Buena Vista Social Club."

TRAITRE ET DISSIDENT

De la pop soviétique dans les Caraïbes et le Buena Vista Social Club simple épiphénomène fantasmé par les Européens ? Raul Paz aurait-il abusé du cuba libre ? Réponse deux jours plus tard, dans les locaux de Naïve, son label depuis cinq albums. En jean et Adidas rouges, l'index trempant dans un pot de pomnade (il s'est blessé la veille), Raul nous raconte les deux années qui viennent de s'écouler. Deux années passées à Cuba après un exil forcé en France. L'histoire remonte à son arrivée à Paris. Le jeune Raul, sorti de l'Institut Supérieur des Arts de la Havane, a alors

vingt-quatre ans et débarque avec un visa d'étudiant. Le gouvernement cubain l'autorise à quitter le pays un an tandis que ses études nécessitent davantage. Au terme de sa permission, l'effronté refuse de rentrer et écope d'une interdiction de séjour dans sa propre patrie. "J'étais considéré comme un traître", lâche-t-il, désabusé. C'est ainsi que Raul le "dissident" entame une carrière en France. Sans jouer au Cubain de service, il peaufine un style à mi-chemin entre ses deux mondes. Un son aux antipodes des gros cigares et vieilles bagnoles figurant sur les cartes postales de la Havane, donc un son décrié par les puristes. "Il y a des pays comme le Brésil ou Cuba qui ont une culture musicale tellement grande que même si je vis ici (à Paris, ndr) depuis quinze ans, je reste le Cubain Raul Paz", analyse-t-il. "Donc, d'une certaine manière, je suis ambassadeur de mon pays, et c'est toujours un peu bizarre d'être ambassadeur d'un pays sans pouvoir y aller et sans savoir si tu musique plaît là-bas."

CROCODILE ENDORMI

L'artiste grandit et son nom traverse l'Atlantique jusqu'aux côtes de son île d'origine. En 2007, il est autorisé à se produire à Cuba. L'occasion d'enregistrer le live "In Vivo". "C'était la première fois que je jouais là-bas, j'avais très peur", avoue-t-il. "Ça m'a fait beaucoup de bien, a tué le fantôme de l'incertitude. Je ne me demande plus d'où je viens, comment et pourquoi. J'ai fait le pont entre mes racines cubaines et la personne que je suis ici, parce que c'est là que j'ai commencé. Je suis plus tranquille, sans complexe et ça se voit dans ma musique."

Raul Paz n'y est donc pas allé trop fort sur le rhum, mais s'est dégoté une légitimité toute neuve. Enregistré entre la Havane pour les sons naturels (cuivres, percussions, voix et piano acoustique) et des studios parisiens pour la partie pop (clavier, guitare et ampli). "Havanization" est l'œuvre d'un artiste et d'un homme accompli, qui dit sans langue de bois tout ce qu'il pense de son île : "Je crois toujours que Cuba est un crocodile endormi. Les autres pays avancent et Cuba reste un musée pour les touristes et les puristes européens." Libre dans la musique et dans le ton, pas sûr que l'artiste ne se fasse que des amis à la Havane : "J'ai encore beaucoup de destructeurs ; pour eux, je ne serai jamais un Cubain parfait. Mais je suis le Cubain que je veux être, un Cubain de 2010."



OPEN MAG
mai 2010



WORLD - JAZZ

RAUL PAZ INVENTE UN MONDE DE LA HAVANE

Propos recueillis par Bruno Pfeiffer

LE VOCALISTE-COMPOSITEUR CUBAIN NE SE POSE PLUS LA QUESTION DE VIVRE OU PAS DANS SON ÎLE EN PHASE DE TRANSITION POLITIQUE. AVEC *HAVANIZATION*, IL CONCEPTUALISE SON UNIVERS À PARTIR DE PARCOURS PERSONNELS, FORMALISE SES PASSIONS DE FAÇON INÉDITE ET REPART SÉDUIRE LA PLANÈTE.

Peux-tu expliciter le mot *Havanization* ?

Chaque album retrace un aspect de ma réalité, propose une photographie de l'instant, concrétise un tourbillon en mouvement dans mon esprit. Mon retour à Cuba a provoqué une sarabande de sonorités, et l'émergence de mille souvenirs de ma jeunesse. Mes racines, mes expériences d'adolescent, mes émois musicaux à l'écoute des apports occidentaux ont repris possession de mon cœur. J'ai accepté cette emprise. Elle a imprégné mon inspiration, s'est imbriquée à mes aspirations déjà existantes. Voilà l'explication de la *Havanization*. Paradoxalement, le disque sonne moins « cubain » que mes précédents, il est plus universel. Le processus de création l'a voulu ainsi. L'inspiration correspond aux concepts vécus par ma génération : une aspiration permanente à ouvrir des portes, à passer à autre chose.

Tu serais finalement aussi enfant de la musique cubaine traditionnelle ?

Je ne le revendique pas. La musique cubaine traditionnelle représente un patrimoine indéniable, certes, mais elle n'est pas le terreau artistique de ma génération. Nous écoutons les musiques de l'Europe centrale importées par les Russes, la pop hongroise et bulgare ! Puis le reggae du Caraïbe Bob Marley, dont la proximité géographique nous touchait. Notre idole, c'était lui ! Et quelle rythmique ! On ne pouvait pas être cubain et y être insensible. Les Beatles étaient encore considérés comme des espions de Scotland Yard quand ils ont été autorisés, du jour au lendemain, dans les années 80 ! Nous nous sommes rués dessus. Ensuite s'est imposée la marque de la soul, très présente, encore dans cet album. Autre influence non négligeable, la chanson française : Le Forestier, Aznavour, Michel Legrand, et l'inévitable Mireille Mathieu. Ces musiques animaient notre vie quotidienne, bien davantage que les précurseurs du Buena Vista Social Club ! L'*Havanization* traduit l'envie de baigner rétrospectivement dans la période d'ouverture de cette histoire personnelle, qui retrace autant d'époques de la vie de La Havane.

Que t'as apporté d'autre le retour à Cuba ?

J'ai perdu la peur de ne pas être « cubain » : je ne suis plus le Cubain de dehors. On ne me fait plus sentir la nécessité de faire la preuve de ma cubanité.

Le besoin de la musique cubaine de se nourrir ailleurs date-il de cette période ?

Les Cubains ne le créent pas sur tous les toits de La Havane, mais, depuis un demi-siècle, leurs grands artistes ont tous fait carrière à l'étranger. Pérez Prado a inventé le Mambo cubain... au Mexique ! Benny More et Celia Cruz ont passé la majorité de leur brillante carrière hors de l'île. La musique cubaine est associée aux voyages et aux mélanges. Quoi de surprenant que cette nécessité soit ressentie encore plus fortement aujourd'hui ? La musique s'inscrit maintenant parmi les moyens de communication majeurs : elle nous parvient par mille canaux. Les Cubains trouvent

moyen de l'écouter. Mais rien ne vaut l'écoute des autres ! Malheureusement, la situation ne s'arrange pas. Le système reste encore trop fermé à l'étranger.

Comment qualifier un disque pareillement hors normes ?

Je le définirais comme un disque cubain, écrit différemment qu'en langage cubain.

L'écoute de Bob Dylan a-t-elle marqué ton songwriting ?

Je suis devenu un incondicional. Sa façon de placer la mélodie dans la chanson, apparemment si simple, quelle méthode ! La force des textes m'a frappé d'emblée. Pourtant, la première fois, je n'ai pas supporté la voix, trop nasillarde.

Vous semblez vous être entendus comme larrons en foire avec Seb Martel ?

Seb est un bricoleur comme moi. Nous aimons ce qui n'est pas défini, les formes en gestation, la création dans sa brutalité. Nous avons ressenti le bon feeling dès notre première rencontre, lors d'une émission de radio. Il passait avec son groupe Las Ondas Marteles. J'ai immédiatement accroché avec sa vision de la musique. L'entente devient capitale à ce niveau de recherche du schéma exact des sonorités de guitare et des arrangements. Son ami le producteur Marlon B nous a bien aidés. La musique nous ressemble, ressemble à nos trois vies, à mon sens, c'est quelque chose de fondamental pour la cohérence de l'ensemble.

Comment avez-vous dégagé une cohérence alors que l'album est enregistré à Cuba, mixé à Paris, reformaté à Cuba, etc. ?

Le corps complet des compositions vient de Cuba. La cohérence vient de là. Après nous avons procédé à un enrichissement entre Paris et La Havane. L'essence n'a pas changé. Les sons et les mises en place se sont améliorés à chaque voyage. Cependant, les trouvailles n'ont jamais été altérées d'un iota. J'ai tenu à ce que le résultat reste honnête avec les idées de départ.



RAUL PAZ / *HAVANIZATION*

(Naïve)

Le chanteur et compositeur cubain nous invite à un voyage inédit. Celui d'un exilé ancré dans la réalité du pays qu'il habite à nouveau, empreint de ses rythmes et néanmoins enrichi des influences occidentales qui ont marqué l'histoire personnelle de l'artiste... et bouleversé sa jeunesse. Interprété avec toi, enluminé par les arabesques et les arrangements du Français Seb Martel, mixé entre Ménilmontant et La Havane, le concept stupéfie par son originalité. Paz nous invite un pays sur la carte : le sien. Prenez tout de suite un visa ! BP

Le plus français des chanteurs cubains est de retour avec Havanization, un nouvel opus enregistré entre Paris et La Havane. Entre modernité et hommage à la musique de son enfance, le musicien continue son évolution et son parcours. Loin d'être figée, sa musique est toujours bien vivante.

Dans le monde de la guitare, il y a deux types de musiciens : les techniciens et les songwriters. Lorsque les premiers se contentent de déverser leur flot de notes pour illustrer la qualité de leur jeu, les seconds ont tendance à se cacher derrière de vagues excuses pour écrire leurs chansons, comme s'ils avaient besoin de se justifier d'une quelconque façon. Mais, fort heureusement, la musique ne se limite pas à un concours de vitesse ou de technicité ! Elle est, avant toute chose, le véhicule de l'émotion. « *Je ne suis pas un super guitariste, mais j'ai une façon à moi de jouer de la guitare* », se défend donc immédiatement **Raúl Paz** lorsqu'on lui parle de six-cordes. Le Cubain est pourtant loin d'être manchot ! Sur-tout si l'on songe à tous ceux (nombreux) qui ne jouent de la guitare que pour la pause.

ENTRE PASSÉ ET MODERNITÉ

Raúl Paz, lui, ne prend pas la guitare comme une caution. Mais elle lui sert avant tout à composer. « *Je joue de la guitare, car c'est l'instrument parfait pour composer. J'ai commencé par la guitare classique, car à Cuba c'est un passage obligatoire* », raconte le musicien. « *Mais, mon rêve était de jouer de la guitare électrique. Il y avait un vinyle de Led Zeppelin qui traînait chez moi lorsque j'étais enfant, et je rêvais de devenir Jimmy Page ! Lorsque j'ai compris que je ne serai jamais assez bon, je me suis rabattu sur l'acoustique...* » Dans le Cuba des années 1980, au plus dur de l'embargo international et du rejet de l'Occident par le régime castriste, on a du mal à concevoir comment un disque de **Led Zeppelin** pouvait trouver sa place sur la platine d'une famille de la campagne cubaine. « *Aucun embargo ne peut être à 100% hermétique* », assure à raison le chanteur. « *Et même, encore aujourd'hui, on peut trouver des choses complètement hallucinantes à Cuba. Des choses qu'on n'aurait jamais imaginé voir là !* » C'est bien là tout ce qui fait aujourd'hui la magie de cette grande île des Caraïbes. Longtemps replié sur lui-même, le pays s'ouvre depuis quelques années un peu plus au reste du monde. Et de là, se dessine un contraste fascinant entre la nostalgie d'une époque trouble mais à la fois heureuse, et les aspirations légitimes de la population à une certaine modernité. C'est dans ce mouvement de fond que prend racine la musique de **Raúl Paz**. Loin des clichés de carte postale

du Cuba qu'on imagine en Europe ou ailleurs, le musicien dessine avec ceux de sa génération une nouvelle identité cubaine. *Havanization* est la

JE NE SUIS PAS QUELQU'UN DE NOSTALGIQUE. JE VEUX QUE MA MUSIQUE S'INSCRIVE DANS LE FUTUR ET NON PAS DANS UNE DÉMARCHE PASSÉISTE.

matérialisation de cet état d'esprit : « *Ce disque est à mes yeux le plus cubain que j'ai fait. Il représente pour moi le Cuba d'aujourd'hui, celui que j'ai envie de décrire et de chanter* ». Celui que **Raúl** connaît bien également, puisqu'il a décidé d'y retourner s'y installer après quinze années passées à l'étranger, dont une grande partie en France. « *Je suis depuis des années à la recherche d'une nouvelle cubanité, en opposition à l'ancienne cubanité. Je ne suis pas quelqu'un de nostalgique, et je veux que ma musique s'inscrive dans le futur et non pas dans une démarche passéiste* ». Moderne **Raúl Paz** ? Sans l'ombre d'un doute. Le chanteur va de l'avant, comme toujours. Pour autant, il ne renie pas son patrimoine. « *Cuba est en train de changer* », affirme le chanteur. « *Ce ne sera jamais un pays comme les autres, du moins je l'espère, mais nous sommes en train de nous construire une nouvelle identité, tout en n'oubliant pas nos racines* ». De fait, **Raúl Paz** est un grand amoureux de la musique cubaine des années 1920 et 1930 qu'il marie sur ses albums avec les sonorités d'aujourd'hui. C'est ce mélange original qui constitue la signature sonore du musicien, entre pop de 2010 et patrimoine culturel reçu en héritage.

EL TROBADOR

Malgré sa recherche permanente de modernité, **Paz** avoue qu'il a été marqué dans sa jeunesse par le mouvement des « *trobadores* », le modèle guitare-voix cubain, pendant du folk américain des années 1960 : « *À Cuba* », explique l'artiste, « *Tous les jeunes veulent jouer de la guitare et chanter. Ils se produisent souvent seuls avec*

leur guitare et racontent des histoires, un peu à la manière de Bob Dylan. C'est une tradition de longue date, qui a commencé au début du vingtième siècle. Et malgré toute ma volonté de ne pas m'enfermer dans le traditionalisme, je suis tout de même marqué au fond de moi par cela ». C'est pour cette raison que le musicien se retrouve parfois seul sur scène, s'accompagnant simplement de sa guitare. « *Il m'est arrivé de faire mes propres premières parties en guitare-voix !* » ironise-t-il. Côté guitare, **Raúl** a opté il y a deux ans pour une Taylor à cordes nylon, après avoir longtemps joué sur des guitares Alvarez : « *Les Taylor ont moins de personnalité que les Alvarez, mais ce sont des guitares dans lesquelles on peut avoir une grande confiance. J'ai besoin de me sentir à l'aise sur une guitare, et lorsque je l'ai apprivoisée, je la garde. La dernière fois que j'ai changé de guitare, c'est lorsque l'ancienne a été cassée dans un transport en avion !* » Ainsi, en un attachement à une sonorité et volonté de découvrir et d'aller de l'avant, **Raúl Paz** poursuit son chemin. Celui-ci le conduira sur les routes du monde entier pour une nouvelle tournée qui commencera à la fin du printemps. *

Yoan Rega

SOUVENIR DE CONCERT



« *Un de mes très bons souvenirs de concert raconte l'artiste, est celui que nous avons donné au Pont du Gard, dans les environs de Nîmes, le juillet 2007. Nous avons joué au bord de la rivière à la tombée de la nuit, c'était parfait. Le lieu est vraiment magnifique, et la soirée était très réussie*

Concert Il est de retour de La Havane avec un nouvel album Raül a le feu cubain



■ Raül Paz en concert jeudi 29 avril, salle Poirel, un concert de braise.

Photo Romulo SANS

UNE TIGNASSE EN BOULE DE FEU, ce n'est pas un hasard. Raül Paz a l'incendie en lui. On aurait pu imaginer une flamme noire et rebelle, couvée dans le parcours parfois douloureux des expatriés. C'est que Raül est cubain. Et alors, tout est dit ?

Simplement non.

Certes, oui, en débarquant à Paris en 1996, le jeune homme a vu La Havane le classer persona non grata. Au motif que d'un point de vue politico-administratif, on ne quitte pas Cuba sans forcément vouloir du mal à l'État castriste. D'autant qu'il a signé dans un premier temps sur un label américain. Pour le meilleur de la musique, mais frisant ainsi quasi la damnation politique.

Finalement, le chanteur-auteur-compositeur a pu se faire touriste dans son propre pays. Jusqu'à y être très officiellement invité par le ministère de la Culture. Là-bas, de concerts en succès Raül a pu, sur de longs mois, absorber en larges rasades l'air cubain soufflé par la nouvelle génération. Il s'est imbibé, imprégné. Il a réapproprié les terres de son enfance qu'il avait infiniment de plaisir à retrouver.

Lui qui s'était révélé aux Etats-Unis avec Cuba Libre (Ultimate), en France en 2003 avec Mulata, s'est décidé à enregistrer sur place. Les bacs attendent son nouvel album pour le mois prochain. Le titre se suffit à lui-même pour en révéler et les lieux et l'esprit : Havanization.

Clameur des cuivres

La salle Poirel accueillera donc, jeudi prochain à Nancy, un Raül Paz plus cubain que jamais. Mais pas de ce Cuba à la Buena Vista Social Club auquel les oreilles occidentales ont été tentées de réduire l'île. Un Cuba au contraire qui continue d'avancer. Tant bien que mal, si l'on s'en tient au registre économique, politique et social. Sans doute. Raül prend garde d'ailleurs de ne pas avancer sur ce terrain-là. Mais Cuba a de la ressource, inépuisable semblerait-il, lorsqu'il s'agit d'art et de musique. Un véritable caléidoscope d'influences, auxquelles le franco-américain cubain a ajouté sa sensibilité enflammée.

Et c'est ce qu'on retrouve dans Havanization. Il y a bien sûr l'incandescence des cuivres, qui clament Cuba à

la face du monde. Mais aussi le pop perlé dans certains titres qui dégagent l'énergie en flammèches depuis le creuset bouillonnant de sa musique. Le folk y a droit de cité, au détour des rues où on l'imagine flâner à la faveur des tiédeurs nocturnes. Et si la piano cadence Gente gravement, les percussions l'accélérent subitement dans la foulée.

Irréductible

Raül lâche les chevaux de l'électro aussi bien qu'il peut flirter sur les rives du rap, notamment sur Como Si Nada, avant de se laisser aller à chalouper sur l'esquif fragile de la salsa.

Réputé showman d'excellence lorsque, sous ses pieds, la scène française se substitue aux pavés cubains, il fait exploser le gilet. Ce gilet de danseur de tango, ou de flamenco, qui n'est là que pour tromper l'œil, ce gilet qui lui apporte la classe, sans gagner ni son talent ni ses envies.

Raül Paz est la preuve vivante et vibrante que la musique cubaine est irréductible. Irréductible à un cliché, à une catégorie, et plus encore à un conflit politique.

Lysiane GANOUSSE

CHÂTEAUDUN / Jeudi soir à Malraux

Raül Paz : un concert mémorable

Il est des gens, dont l'enthousiasme est tellement débordant, qu'il en devient communicatif. Le chanteur Raül Paz compte parmi ceux-là. Le public de l'espace Malraux, à Châteaudun, en a fait l'expérience jeudi soir.

L'artiste d'origine cubaine, à la renommée internationale, est actuellement en France pour promouvoir la sortie, en avril, de son nouvel album *Havanisation*. Il a envoûté les 300 spectateurs venus l'applaudir. Impossible de rester de marbre devant le torrent d'énergie qu'il déverse. Le chanteur a fait son entrée sous les acclamations de son public. « J'espère que nous allons passer une belle soirée », a-t-il lancé.

« ON RECOMMENCE QUAND VOUS VOULEZ »

Un chanteur généreux, accompagné de six musiciens enthousiastes, d'une chanteuse au charme ravageur, tous proposant des rythmes de salsa entraînants... Il n'en fallait pas plus pour que le public passe un moment mémorable.

Fait rarissime à Malraux, deux spectatrices se sont rapidement extirpées de leurs fauteuils, pour venir danser au bord de la scène. Quelques minutes après, elles étaient trois, puis quatre. Finalement, c'est toute la salle



Châteaudun, Jeudi. L'espace Malraux s'est levé pour danser sur les rythmes du chanteur cubain.

qui s'est levée pour vivre ce concert, et s'adonner à la musique de Raül Paz : une salsa métissée de sonorités jazz, pop, électro ou reggae.

Unique déception de cette soirée : un

concert de Raül Paz de moins deux heures, ce n'était pas assez. « On recommence quand vous voulez », a lancé le chanteur avant de quitter son public, qui serait ravi de le revoir, le plus tôt possible. L.O.

Goran Bregovic



© brega nove slike Babic

Portrait

Nombreux sont les musiciens qui se seraient contentés d'une parcelle de la carrière de Goran Bregovic. Compositeur classique, musicien traditionnel ou rock star, il n'a pas choisi, il a tout pris inventant une musique à la fois universelle et reconnaissable parmi toutes.

Les aventures musicales de Goran Bregovic démarrent à la fin des années 50 dans un conservatoire de Sarajevo. Il y apprend à manier le violon, se familiarise avec les mystères du point, du contrepoint et de l'harmonie, mais s'y ennue ferme. Même dans la Yougoslavie de Tito, le rock n'roll embrase les années soixante. Les réponses aux révoltes adolescentes que le genre apporte, et la découverte des vertus d'attractions de la guitare électrique envers la gente féminine éclairent la route de Goran. Il poursuit des études de philosophie et de sociologie, mais monte un groupe de rock. En 1974 le premier album de Bijelo Dugme (White Button) rencontre un succès immédiat, qui ira grandissant à travers toute l'Europe de l'Est jusqu'à la fin des années 80. 14 ans, 12 disques et 3 chanteurs après ses débuts, le groupe a vendu des millions d'albums et rassemble des milliers de personnes chaque fois qu'il se produit en public. Fils d'une serbe et d'un croate, Goran est le héros de tous, mais observant, lors de ses concerts, la montée de fièvre fanatique qui s'empare des uns et des autres, il décide de dissoudre Bijelo Dugme.

A la fin des années 80, Emir Kusturica, un cinéaste serbe, fan de son travail, le convainc de participer à son prochain projet. L'écriture de la musique du film *Le temps des gitans* lui permet d'aiguiser son sens de la dramaturgie musicale et de travailler autour des musiques tziganes qui le passionnent. L'alliance des images de Kusturica et des notes de Bregovic subliment une histoire poignante qui marque les esprits. Pour *Arizona dream*, les deux hommes partent aux Etats-Unis, Kusturica filme Faye Dunaway, Jerry Lewis et Johnny Depp, Bregovic écrit pour le parrain du punk rock Iggy Pop.

En 1994 dans *la Reine Margot* de Patrice Chéreau, sa musique fait briller les yeux de la comédienne française Isabelle Adjani et la voix de la star israélienne Ofra Haza. Le film élargit sa renommée de compositeur. L'année suivante, alors que la guerre fait rage en Yougoslavie, il collabore une dernière fois avec Kusturica pour *Underground*, palme d'or au festival de Cannes en 1995. A cette occasion il fait chanter celui que l'on surnomme le Sinatra des Roms, Saban Bajramovic ou la diva capverdienne Cesaria Evora.

Bregovic renoue alors avec les concerts. Il forme l'orchestre des Mariages et Enterrements qui réunit des musiciens gitans aux cuivres et aux percussions, des cordes symphoniques et des chœurs d'hommes et de femmes. Il dirige cette formation, dont l'ampleur varie selon les besoins, du centre de la scène, vêtu de blanc, assis entre son ampli et son ordinateur, guitare électrique à la main. Depuis 10 ans, l'Orchestre des Mariages et des Enterrements (à géométrie variable de 12 à 42 musiciens) part pour une tournée sans fin qui totalise plus de 1200 performances tous continents confondus.

Bregovic continue d'écrire pour le cinéma, mais aussi pour le théâtre, compose un oratorio *Mon cœur est devenu tolérant* autour des trois religions monothéistes, ou bien, s'inspirant librement de Bizet, propose *Karmen avec une fin heureuse*, le premier opéra tzigane. Son acuité à comprendre et assimiler des cultures musicales extrêmement variées lui permet d'incorporer à sa musique des chants traditionnels Corses, Georgiens ou Bulgares comme des éléments de la culture techno en travaillant notamment avec le DJ allemand Shantel. Son talent sans limite attire des artistes de premier ordre comme l'emblématique musicien grec George Dalaras, la star polonaise Kayah, l'icône turque Sezen Aksu ou le mythique chanteur pop Scott Walker.

Peu de musiciens ont réussi à développer un art d'une telle amplitude, qui brasse avec cohérence une aussi grande variété de styles et de techniques sans perdre son identité. Un morceau de Goran Bregovic est toujours reconnaissable dès la première écoute et semble s'adresser à la terre entière sans distinction de race, de sexe, d'âge ou de croyance.

Benjamin Minimum (Mondomix)

Les extraits de presse

**Mondomix, janvier – Février 2009, Benjamin MiNiMuM
Ziveli ! Santé ! Cheers ! an Sastipe !
Goran Bregovic Ex-Yougoslavie**

En juin dernier, Goran Bregovic est tombé d'un cerisier. Cet accident aurait pu lui coûter la vie. Aujourd'hui retapé, il présente deux disques : le premier, Alkohol, sort en janvier et fut enregistré avec la fanfare des Mariages et des Enterrements au festival serbe Guca en 2007. Le second, Champagne qui sortira en mars est un concert pour violons et deux orchestres, également enregistré sur scène à Milan et Turin. Rencontre avec un buveur structuré.

Dans le processus de création musicale, l'ivresse est-elle un moyen ou un but ?

L'alcool, c'est une histoire de famille. Mon père était colonel et, comme beaucoup de militaires, il buvait trop. Ma mère l'a quitté pour cette raison. Moi, je ne bois pratiquement jamais, l'unique endroit où je bois de l'alcool c'est sur scène parce que c'est une obligation. Je viens d'une culture où la musique s'accompagne toujours de beuverie. Chez nous, il n'y a pas de classique ou d'opéra. Depuis toujours, on considère que la musique est faite pour boire. L'alcool fort est partout chez les Slaves, de la vodka russe à la sljivovica des Balkans : c'est une tradition. On peut voir la différence entre les cultures en observant de quoi les gens s'enivrent. Chez les Français, c'est plutôt la culture du vin alors que chez les Slaves, c'est la culture de l'alcool fort mal fait. Le pourcentage de méthanol y est incontrôlable parce qu'on distille l'alcool à la maison. Chez nous c'est presque génétique, on est perturbés par cette distillation artisanale pratiquée depuis des siècles. La culture sud-américaine, c'est autre chose : elle utilise la drogue et ça révèle un tempérament complètement différent.

Comment s'est formé l'Orchestre des Mariages et des Enterrements ?

Avant, je menais une carrière de rock star et j'en ai eu assez de ce besoin de tout amplifier, de cette exagération du son, du personnage, de l'image. Quand j'ai écrit mes premières compositions pour le Banulescu Quartet, j'ai vu que la musique pouvait se jouer sans artifice, sans aucune aide orthopédique. J'ai fait ma première tournée avec une formation classique, l'orchestre symphonique de Belgrade, une centaine de personnes en tout entre le cœur et l'orchestre. Après cette première tournée en Suède et en Grèce, j'ai su ce que je voulais comme type de formation. J'ai commencé par abandonner toutes les femmes du chœur pour laisser un groupe masculin de l'Eglise orthodoxe constitué de 15 chanteurs. Ensuite j'ai enlevé toutes les trompettes, tous les cuivres, pour les remplacer par une fanfare gitane parce que le problème de l'orchestre symphonique, c'est qu'il joue trop bien accordé pour moi, et que ce n'est pas naturel. J'ai pris des chanteuses bulgares et j'ai enlevé les percussions classiques pour les remplacer par des traditionnelles. Au début, je ne faisais que des grands concerts avec une formation de 45 musiciens. Après j'ai commencé des prestations à base uniquement de cuivres et de chansons. A alors émergé un groupe de musiciens aux cultures très différentes : la première et la deuxième trompette, comme le deuxième baryton, sont issus de formations traditionnelles qui jouent pour les mariages et les enterrements ; le saxophone est professeur dans trois académies ; le premier baryton est aussi dans une académie. Diriger un orchestre avec des gens d'éducatons très diverses permet de garder une certaine curiosité. On aime jouer ensemble, c'est très joyeux, un peu grâce à ça.

Tu es un musicien de stature internationale. Quels en sont les avantages et les inconvénients ?

L'avantage c'est que les gens viennent m'écouter sans savoir ce que je vais jouer. D'Islande à Tel-Aviv, de Moscou à Buenos-Aires, j'ai joué l'opéra *Karmen* près de 150 fois dans le monde entier et toujours devant des salles pleines alors que je n'avais même pas encore fait le disque. Les salles étaient combles, même si le public ne savait pas à quoi s'attendre. Je n'ai pas à suivre la façon habituelle : présenter l'album avant de donner des concerts. Ça me plaît de penser que mon public est mature.

Il n'y a pas vraiment d'inconvénients. Je n'appartiens pas au show-business, donc je ne passe pas à la télévision et ne gagne pas d'argent rapidement. Je dois jouer fréquemment pour vivre. J'aime cette idée de faire mon boulot comme un cordonnier ou n'importe quel artisan.

Tu n'aimes pas les séances photos. Qu'est-ce que tu n'apprécies pas dans cet exercice ?

Tous les deux ans environ je fais une séance photo. Avant, j'avais cette obligation, je devais être beau, faire attention à mon apparence. Ce temps est révolu, je ne suis plus un « good-looking guitarist », c'est fini ça !

Comment se sont déroulés les enregistrements ?

On a enregistré en août 2007 au festival de fanfares Guca en Serbie mais hors concours. D'ailleurs, mon trompettiste a déjà gagné, il était arrivé deuxième je crois. Mon baryton, lui, a été premier. J'étais très ivre sur scène et ça se voit sur le film. Je n'arrêtais pas de donner de l'argent aux musiciens, c'est une habitude chez nous. Mon assistant, je lui en donne tout le temps. Je me suis toujours demandé d'où vient ce besoin de donner de l'argent comme ça. Je crois que c'est un peu comme ces gens qui boivent des bouteilles à 1000 euros : je pense que ce n'est pas tant pour la qualité du vin, que pour marquer un moment important avec l'argent. C'est pareil pour moi, donner de l'argent aux musiciens donne du poids à l'instant.

Sur l'enregistrement, on sent que tout le monde est de bonne humeur. Après, il nous manquait des choses et on a encore enregistré deux concerts mais sans utiliser l'ambiance. Les musiciens jouent déjà très différemment que dans les studios. On n'utilise pas le public, mais on sent l'atmosphère.

Vous présentez ce disque en même temps qu'un autre projet intitulé *Champagne* ?

Il y avait cette commission d'European concert Hall Organisation (ECHO). Je leur ai proposé un concert pour violons et deux orchestres différents : un de New York et le mien pour mariages et enterrements. Pour générer un dialogue. Le dialogue entre cultures parallèles se noue plus facilement en musique, car c'est le premier langage. Scientifiquement, c'est le premier moyen de parler entre humains des choses qui nous font peur (ajoute-t-il, enlevant les yeux vers le ciel). Après, j'ai encore amélioré en décidant de mettre en deuxième partie cet *Alkohol* : j'aime l'idée d'offrir cette musique pour différents alcools. On ne boit pas de la sljivovica ou du champagne pour les mêmes occasions. Les atmosphères ne sont pas les mêmes et les deux ivresses aussi sont très différentes. Chez nous le mariage et l'enterrement sont socialement les deux moments les plus importants. Donc les musiques de ces événements sont cruciales et je veux laisser dans cette tradition une musique qu'on pourra encore écouter dans les prochains siècles. J'aime l'idée que l'on puisse boire avec ma musique.

Quels sont les thèmes abordés dans ces chansons ?

Ce sont des chansons d'amour. Elles viennent en partie de mon ancienne période rock'n'roll comme *Back seat of my car*, *Jeremia*, celle qui ouvre, vient de la Première Guerre mondiale et même de la guerre des Balkans (1912-13). C'est une chanson à boire, très connue par chez nous qui parle d'un homme dans l'artillerie.

La chanson *Esma* parle-t-elle de la chanteuse de Macédoine *Esma Redzepova* ?

(rires) Non, c'est juste une chanson d'amour sur une femme.

Quel est l'impact, chez vous, de l'important mouvement de la musique balkanique en Europe ?

C'est surtout joli de voir cette interaction entre DJs et la musique de chez nous. Avant c'était les DJs qui prenaient notre matériel pour l'utiliser, maintenant on observe le processus inverse. Les gitans utilisent la façon de penser du dj : maîtriser le rythme, les phrases... Le circuit bouge ! Pour la première fois on a donné une chanson - *Gas, gas* - à un DJ. C'est Shantel, que j'apprécie depuis longtemps. Il utilisait mes chansons dans ses disques mais on ne lui avait jamais donné l'autorisation d'intervenir sur la musique. Je trouve le résultat très réussi.

La mode des musiques balkaniques nous a fait découvrir un grand nombre de musiciens exceptionnels comme le Taraf de Haïdouks, les fanfares Kocani ou Ciocarlia. Comment les percevez-vous ?

Ils sont restés dans le cadre du folklore. Dans ma musique, j'utilise la tradition pour faire de la musique contemporaine. Eux demeurent collés au passé, donc il n'y a pas la même tension. Mais je les respecte, il y a un million, de choses que je dois encore apprendre de ces musiciens.

La mode de la musique gitane permet-elle à la communauté d'être mieux considérée au quotidien ?

Non, ils ont toujours été considérés comme des musiciens formidables, mais depuis toujours c'est comme ça... Ils ont été tués avant les juifs ! Mais j'ai quand même l'impression qu'en Europe, on va enfin reconnaître ce que la culture gitane a apporté. Parce que c'est difficile de trouver un compositeur sérieux qui n'ait pas été influencé ou impressionné par la musique gitane. Dans l'Est de l'Europe, tout le monde est pauvre, les gitans le sont seulement un peu plus. C'est marrant que l'unique musique qui vienne de l'Est soit la musique gitane. Il n'y a que moi et quelques orchestres gitans pour sortir de là. Comme une revanche, une justice.

Votre album démarre avec une chanson d'artilleur et se termine avec *Kalashnikov*. Quel lien tissez-vous entre l'alcool et les armes ?

C'est un lien permanent chez nous. Lors de la dernière guerre, j'avais un oncle qu'on n'a pas retrouvé pendant quatre ans à Sarajevo (il est du côté de ma famille serbe). Quand on l'a enfin déniché, il était toujours prof de gym mais il était devenu alcoolique parce qu'il avait passé quatre années en première ligne. A la fin de la guerre, j'ai voulu lui acheter une maison ou quelque-chose

mais il était avec des militaires retraités dans les casernes et il a voulu rester avec les camarades. Il est mort là-bas parce que l'alcool était gratuit.

La vision de l'arme est restée comme chez vous il y a un siècle. Il y a des armes dans chaque maison, cachées, enterrées, en attendant la prochaine guerre. Lors de la seconde Guerre Mondiale, tout le monde était armé tout de suite parce qu'ils avaient caché celles de la première. On est à la frontière entre orthodoxes, catholiques et musulmans, donc on a cette histoire terrible.

Cet été, la chute d'un cerisier a failli vous paralyser. Cet accident a-t-il changé votre vision de la vie ?

C'est difficile d'avoir une réflexion philosophique parce que tu es tombé d'un arbre, c'est un truc bête. Durant toute ton existence, tu fais des plaisanteries avec la vie, et la vie plaisante avec toi. Avant, j'étais alpiniste et en gravissant l'Himalaya, je suis tombé sur presque 200 m. J'ai juste perdu une chaussure. Cette fois, j'ai fait une chute de seulement 4 m et j'ai dû me faire opérer, je me suis cassé deux vertèbres. Un morceau a failli rentrer dans la moelle épinière, j'ai eu une chance incroyable. J'ai plein de métal dans le corps et je dois retourner à l'hôpital en février. J'ai fait beaucoup de choses quand j'étais jeune, dans ma période rock'n'roll ; j'ai fait de la boxe, j'ai même été président d'un club, plein de trucs risqués, et maintenant je tombe d'un arbre. Mais bon, là aussi, j'ai eu de la chance car il y avait des travaux et juste à côté de là où je suis tombé, il y avait un trou avec des barres de fer tendues vers le ciel, j'aurais pu me faire empaler. Immédiatement, les ouvriers ont voulu abattre l'arbre mais je m'y suis opposé. Après, ça a été agréable de voir tous les amis me soutenir : les gitans, le roi a envoyé des fruits et des gâteaux, même le Ministère de la Culture français a envoyé un télégramme. C'était comme une répétition générale de funérailles.

Les Inrockuptibles, le mardi 27 janvier 2009, Stéphane Deschamps Cul sec !

Goran Bregovic revient avec un album explosif, enregistré live dans les Balkans : prophète en son (ex) pays.

Et si Goran Bregovic, quinquagénaire qui ne les fait pas, star du rock yougoslave dans les années 80, compositeur émérite de musiques de films dans les années 90 (pour Kusturica et Chéreau) et premier ambassadeur en Occident des musiques balkaniques avec son Orchestre des mariages & des Enterrements, n'était au fond, au fond de la bouteille, qu'un petit garçon un peu triste, livré à lui-même, à qui s'applique le proverbe français (mais à portée universelle) : « les parents boivent, les enfants trinquent » ?

Devant une tasse de thé, un matin d'hiver, Goran Bregovic explique : « Je suis d'une famille d'alcooliques. Mes parents ont divorcé parce que mon père, colonel, buvait trop, comme la plupart des officiers communistes. Alors il s'est fait soigner, il n'a pas bu pendant quinze ans. Puis quand ma mère est morte d'une leucémie, il est retourné dans son village, à la frontière hongroise, et il a fait un vignoble : mille litres de vin chaque année, qu'il a bu plus ou moins seul jusqu'à sa mort, vingt ans plus tard ».

Goran Bregovic, lui, ne boit que sur scène comme en hommage ironique à ce père qui lui avait déclaré, alors qu'il commençait tout juste à gagner sa vie grâce à la musique (en jouant, à 17 ans, dans des clubs de strip-tease de Sarajevo) : « Tu ne vas pas faire ce métier de gitan ? » Et si, il l'a fait. En août 2007, pendant l'Assemblée des trompettes de Dragačev, festival de fanfares tsiganes de Guca, en Serbie, il l'a même fait mieux que jamais. L'album *Alkohol - Sljivovica* est l'enregistrement de ce concert : la musique de l'orchestre de Bregovic a vif, à sec, brute de brute, gitane sans filtre. Les chansons sont d'anciennes compositions qui datent de son époque rock, des traditionnels balkaniques ou des morceaux composés pour d'autres. Toutes sont passées à la moulinette tsigane, cuivres intempestifs, rythmes endiablés, chanteurs et chanteuses alcooliques. Un grand disque de musique à boire, à danser, à tituber au sommet d'un volcan en éruption. « N'importe quelle mélodie jouée par un orchestre de cuivres gitan, c'est comme la viande donnée aux chiens », résume parfaitement Goran Bregovic pour décrire cette férocité jolisseuse et joyeuse propre aux fanfares gitanes – la musique des gens qui ont connu la faim, et qui ont toujours soif. Avec ce disque Goran Bregovic donnera tort à tous ceux qui l'avaient soupçonné de mettre de l'eau dans son vin, de jouer de la musique balkanique light. « Il y a un T-shirt du festival de Guca sur lequel est inscrit « Si tu ne deviens pas fou ici, tu n'es pas normal ». C'est vrai que c'est un peu comme ça là-bas, s'amuse le compositeur.

Le Sljivovica qui donne son petit nom à l'album, c'est le rakija serbe, un alcool de prune (« un distillat primitif ») qui se boit chaud l'hiver et froid l'été. C'est le premier volet de ce projet *Alkohol*. Le second, titré *Champagne*, est prévu pour mars. Goran Bregovic, qui vit à Paris depuis le conflit

yougoslave (et retourne à Belgrade pour travailler), l'a déjà enregistré. Mais au moment où on le rencontre, il ne l'aime déjà plus, il veut tout refaire. Histoire, sans doute, d'être à la hauteur d'une épopée personnelle, d'honorer dignement un pays qui n'existe plus, et la mémoire d'un père.

« Je sais où est mon maillot de bain et mon manteau, mais mon pays ? Ce n'est plus rien, sinon un territoire émotionnel. Ce n'est pas un hasard si une grande partie de l'histoire de l'art a été faite par des gens exilés. C'est très inconfortable humainement, mais artistiquement, c'est une très bonne position. Ce projet, *Alkohol*, c'est un parcours, un voyage, comme celui de mon père : il a fini au vin, j'espère finir au champagne ».

DNA, le samedi 24 janvier 2009, Velibor Colic Balkans happy end

Avec son bohème Orchestre des mariages et des enterrements, Goran Bregovic revisite un blues gitan où l'on parle, pleure et chante dans toutes les langues.

Dans les Balkans on joue aussi de la musique pour l'enterrement d'un proche. Une sorte de *marchin' band* qui avance pas à pas derrière le cercueil avec des cuivres, des violons, parfois un chanteur. Tout le monde le sait là-bas, c'est du travail de tziganes.

Goran Bregovic a tout compris. Depuis plus de trente ans, ce toujours jeune homme explore l'immense richesse musicale des Balkans, cet endroit maudit, sauvage et tellement beau de notre vieille Europe. D'abord avec son groupe du rock berger Bouton Blanc, ensuite comme alter ego musical du controversé Emir Kusturica, et finalement comme chef d'orchestre de son big band, bohème Orchestre des mariages et des enterrements.

Un artiste et un business-man, Manu Chao des Balkans, Goran Bregovic est d'abord à l'écoute. Des fanfares serbes et du spleen bosniaque, des tambours orientaux et des violons tziganes. Ensuite, et c'est un grand producteur, il recompose ce puzzle dans une musique pas toujours originale mais superbement pensée, jouée et finalement belle. A tel point qu'il est devenu le *trade mark* de tous les musiciens des Balkans. Une musique épicée, instable et libre où le blues gitan cohabite tout naturellement avec la fête, où l'on parle, pleure et chante dans toutes les langues. Une relecture intelligente de l'Eros-Thanatos slave, cette frontière si mince entre la mort et le mariage, le départ toujours douloureux et le retour incertain.

Il faut reconnaître qu'il a été le premier à occidentaliser ces sonorités là. Une production cristalline et moderne à la Real World de Peter Gabriel, le bon casting (le grand trompettiste rom Boban Markovic par exemple), un duo avec Iggy Pop pour la BO de *Arizona Dream*, et l'Occident est tombé sous son charme.

Et là où No Smoking Orkestra, le groupe de son ex-ami Kusturica, sombre dans les clichés et la caricature, Goran Bregovic propose un show élégant et professionnel. Superbement joué et contrôlé de A à Z. Donc il est bien Goran Bregovic. Le costume blanc et la guitare, en même temps noble et un peu canaille. Invité privilégié de toutes nos fêtes. Et pour les enterrements, là-bas, on préfère toujours les vrais tziganes.

DNA, samedi 31 janvier 2009, Alexis Fricker Le vent des Balkans

Dans une légère pénombre, quelques violons s'éveillent sur la scène du Zénith. Au loin, dans les gradins, des cuivres intempestifs répondent. La fanfare rejoint la fosse avant de s'installer sur les planches autour de Goran Bregovic et sa guitare électrique aux accents éclectiques.

Une musique joyeusement hirsute

L'ex rockstar yougoslave de Bijelo dugme, le groupe des débuts adolescents et des succès internationaux, gratte quelques accords avant de se laisser porter par les tonalités mélancoliques d'une première composition issue du *Temps des gitans*. De longs et tristes violons, des chants traditionnels, le souvenir du Rom Perhan filmé par Emir Kusturica en 1989. Le *Temps des gitans* reviendra en fin de soirée à travers le très lyrique *Ederlezi*, bâti autour d'un thème traditionnel mais agrémenté de boucles électro.

Kusturica sera omniprésent ce soir-là, et pour cause. Bregovic, quinquagénaire qui ne le fait pas, a également signé les bandes-originales de *Arizona Dream* et *Underground*. Ce dernier long-métrage fait justement la part belle à un joli métissage déjà enivrant sur grand écran ou sur album mais encore plus marquant en live. En atteste cette adaptation très efficace du *Ya Ya* de Lee Dorsey en un frénétique ragga serbo-croate, aux chœurs orthodoxes mâles parfaitement mariés à des saillies trip-hop. Là réside toute l'audace mondialiste de ce mixeur innovant qu'est Bregovic.

Trompettes et cors dialoguent avec aisance, et la conversation accueille ensuite violons et violoncelle sur un rythme dicté par un chanteur-percussionniste absolument génial et pétri de

sensibilité. Les passages symphoniques et religieux trouvent tout leur sens entre deux sessions plus festives, figurant rondes populaires ou simples fêtes à l'ambiance générée par le cliquetis de verres à vin. Bregovic et sa musique joyeusement hirsute associent à merveille grand-messe débridée et célébration plus feutrée – tous ces mariages et enterrements.

Youssou N'dour



Youssou Ndour

Youssou Ndour fait son reggae

C'est depuis Dakar, avec de très nombreuses incursions dans le monde occidental, que Youssou Ndour mène sa géopolitique de la musique.

La stratégie est d'abord panafricaine. « Ce que nous partageons, nous, Africains, est plus important que ce que l'on ne partage pas », répète à l'envie ce garçon élégant et quinquagénaire, grandi dans la Médina de Dakar. Unir le continent noir est une priorité de longue date, et la clé (avec l'amour, la fête et les opinions) de trente sept ans de pratique professionnelle de la musique. Obligatoirement, ce parcours devait déboucher sur une expression musicale devenue universelle, le reggae, né en Jamaïque dans les années 1960.

Homme de médias et de combats citoyens – de l'effacement de la dette africaine à la lutte contre le fléau du paludisme -, Youssou Ndour connaît la portée politique du reggae, un genre directement lié au rastafarisme, dont la figure dominante fut Haïle Selassie, le Ras Tafari, empereur noir de l'Éthiopie.

Religion, mouvement de pensée et mode de vie, le rastafarisme a été imaginé trente ans avant les premiers sound-systems par deux transfuges jamaïcains aux États-Unis, l'idéologue de la beauté et de la révolte noire, Marcus Garvey, et le prêcheur Leonard Percival Howell, un ancien marin revenu de Harlem pour cultiver la terre des mornes caribéens.

« Du Brésil à l'Australie et même à Bombay/ les Africains, Indiens et Portugais./ ils aiment le one-drop dans le roots reggae... », chante aujourd'hui Youssou Ndour. Puis, dans Marley, en hommage à Bob Marley, poursuivant : « In the market, his music played all day, Marley was a young man who floated away. He showed the world the route of reggae/One love, No woman no cry ». Avec ce texte écrit par Yussuf Islam (ex- Cat Stevens), Youssou Ndour fait allégeance au genre, sans pourtant prétendre y appartenir, car sa démarche n'est pas celle des créateurs du reggae africain - l'ivoirien Alpha Blondy, le sud-africain Lucky Dube, mort par balles en 2007, et leurs héritiers, tel Tiken Jah Fakoli, réfugié au Mali en 2003 pour échapper à la violence de la guerre civile en Côte d'Ivoire. Eux, on crée une radicalité politique en plongeant aux sources.

Youssou, quant à lui, avait touché du doigt les ailes du reggae, notamment dans *Joko, From Village to the town*, album paru en 2000 où comparaisait l'un des membres de The Fugees, Wyclef Jean, afro-américain d'origine haïtienne. Car Youssou Ndour n'a pas que l'unité africaine en tête, il a aussi l'envie de démêler les fils de la diaspora noire. En 1992, il fait alliance avec le cinéaste Spike Lee, qui publie l'album *Eyes Open*, sur son label *4 Acre and A Mule* (le lot concédé aux esclaves affranchis). Il arbore alors un bonnet de laine, le bonnet « wooy », du nom d'une chanson dédiée aux enfants africains, vite estampillés d'un X, comme Malcom X, mais aussi comme Xippi, son studio d'enregistrement dakarois. En 2007, il rejoua la tragédie de la traite négrière dans le rôle de l'esclave-poète Olaudah Equiano pour *Amazing Grace*, le film du Britannique Michael Apted.

Un concert de « You », ça bouge, ça danse, par stades entiers. C'est Dakar la nuit, c'est Dakar métropole du rythme pulsé. Le mbalax, rythme wolof, l'ethnie majoritaire, c'est un art de « faire le ventilateur » en tournant du popotin. C'est aussi celui de la transe et de l'émotion. C'est ainsi que commence l'histoire du jeune Youssou, gamin à la voix d'or. Né en octobre 1959, le fils d'Elimane, ouvrier, et de Ndeye Sokhna Mboup, griotte, entre dans la carrière à l'âge de treize ans (après deux ans de théâtre de quartier), par un miracle. En 1972, Papa Samba Diop, dit Mba, leader du Star Diass de Saint Louis, meurt et Youssou chante une chanson hommage qu'il vient de composer au stade de Saint-Louis du Sénégal. « Tout le monde pleurait encore, moi, j'ai donné de la joie, j'ai vibré. Mba, c'était comme une étoile qui partait ». A la fin, il est porté en triomphe.

Le gamin va à la plage de Soumbédioune de Dakar cueillir les takgaal, petits poissons à ventouse, pour les griller sur place. Au petit matin, il respire les senteurs de la pâtisserie de la Médina, et il est déjà embarqué dans la vie du spectacle, et à jamais fidèle. En 1990, sort l'un des plus beaux albums de Youssou Ndour, *Set*, qui contient *Medina*, une chanson élégiaque, nostalgique et pure, avec un jeu de trompette dépouillé, presque moyen-oriental. Chaque jour, il entend le son de la prière du muezzin, et certains soirs, la voix de l'idole égyptienne Oum Kalsoum.

En 2003, il fait de son appartenance à la confrérie soufie mouride un album, *Egypt*, avec l'aide d'un grand orchestre égyptien et de son chef Fathi Salama. Deux ans plus tard, cet hymne à l'islam tolérant enregistré au Caire gagne un Grammy Award américain, malgré le choc irakien. Le titre *Shukran Bamba* est un fervent remerciement à Cheikh Amadou Bamba, fondateur de la

confrérie mouride : « Tu m'as appris le pardon et la compassion, le rejet de la violence et de l'arrogance. » Parole de reggae man.

Pas plus que celui des musiciens jamaïcains embauchés pour Dakar-Kingston, le son du Moyen-Orient n'avait pas corrompu le Super Etoile, orchestre exemplaire fondé en 1981 par Youssou, qui sortait des Etoiles de Dakar. Guitare électrique, basse, balafon, percussions foisonnantes, tama (le tambour à aisselles) ou djembé : rien n'est mis en péril. Le Super Etoile, avec ses variables humaines, est d'une exemplaire solidité – des débuts parisiens en 1984 pour Africa Fête, festival culturel africain monté par un travailleur Malien, Mamadou Konté, aux grands bals panafricains et annuels organisés au Palais omnisports de Bercy par le patron lui-même.

Après sa rencontre avec Peter Gabriel en 1984, Youssou Ndour est dans le Band Aid pour l'Éthiopie ; en 1988, il chante à Wembley pour la libération de Nelson Mandela ; puis aux côtés de Sting, Tracy Chapman, Bruce Springsteen, pour Amnesty International. Fidèle, Youssou Ndour provoque la fidélité. Ainsi Sting, revenu sur Joko pour un titre, Don't Walk Away, un thème pop nonchalant. La star de Dakar a choisi d'en déployer la rythmique et de travailler la pâte one drop pour l'album présent, en compagnie de Morgan Heritage.

Car s'il y a des nouveautés, des compositions de circonstances (magnifique Black Woman, de Tyrone Downie, à la démarche syncopée), il y a des relectures de succès passés, dont le plus ancien est Pitche Me, tiré d'Immigrés (1986), réalisées avec la complicité de Tyrone Downie. Ce large type a commencé la musique à treize ans, en 1969, avec Bob Marley, et joua avec les Wailers au temps du maître, avec Peter Tosh ou Sly & Robbie, avant de s'installer en France et de veiller aux sonorités de Tonton David ou de Tiken Jah Fakoly.

Youssou Ndour aurait pu tomber dans l'hommage plat au héros fédérateur Bob Marley. Mais il a choisi de se regarder dans le miroir du reggae. Parce que quand il fonde son club, il l'appelle le Thiossane, un mot qui signifie « notre histoire, la réalité, celle des lignées que le griot savait et racontait. Ma grand-mère et ma mère étaient griottes, toucouleurs. Les griots sont là pour les circoncisions, les baptêmes, les nuits de noces, ils ordonnent le cours des fêtes. Mais au quotidien, ils s'invitent chez les uns et les autres, passent leur journée à raconter des histoires, à fredonner des récits du pays, des ancêtres, avec le xalam, une guitare à quatre cordes. On reconnaît les griots à ce qu'ils ont toutes les parties du corps qui parlent : les yeux, les mains, les fesses... ».

En 1996, il a déjà rencontré une gloire planétaire, notamment grâce à 7 Seconds, son duo avec Neneh Cherry, sorti en 1994 sur l'album The Guide (Wommat), côtoyant Chimes of Freedom de Bob Dylan, et Bamba, hommage au guide mouride). Loin de s'en contenter, il enregistre Voices of the Heart of Africa avec la grande Yandé Codou Sène, dans la plus pure tradition des griots sénégalais. Fidèle toujours, en 2007, il publie Rokku Mi Rokka (le titre est en pulaar, la langue des Toucouleurs) avec des musiciens venus du nord du pays, aux frontières de la Mauritanie et du Mali sahélien. De cet album revenant à la tradition, le nouveau converti aux rythmiques de Kingston reprend Bololene.

Appel à l'unité toujours, ce Nothing's In Vain, enregistré en 2002, où figurent Joker, ici repris avec le chanteur Patrice, et Africa Dream Again, avec la Nigérienne Ayo. Cuivres, percussion, lignes de basse, guitare : les ajouts jamaïcains (l'album a été enregistré au printemps 2009 aux studios Tuff Gong de Kingston, avec Dean Fraser au saxophone, Michael Fletcher à la basse, tendance dancehall, Earl "Chinna" Smith à la guitare, Mutabaruka au chant et à la poésie...), se marient à la mémoire et à la modernité africaines. Le fil rouge a pour nom Youssou Ndour, de Bombay à Rio, de Dakar à Melbourne, de New-York à Bamako.

Véronique Mortaigne

YOUSSOU NDOUR
NOUVEL ALBUM : DAKAR-KINGSTON
Sortie le 8 mars 2010 – Emarcy – Universal Music

Le Monde, le lundi 22 mars 2010, Patrick Labesse Youssou N'Dour exalte le reggae

Le chanteur sénégalais a lancé son disque au Maroc. Il investit l'Olympia, puis Bercy

Fausse alerte. Le Sénégalais Youssou N'Dour ne s'est pas mué en chanteur de reggae. Son nouvel album, *Dakar-Kingston*, présenté au cours d'une tournée mondiale commencée le 23 mars à l'Olympia, a été enregistré en partie à la Jamaïque avec des figures célèbres du genre (Mutabaruka, Patrice, Morgan Heritage, Tyrone Downie, Earl « Chinna » Smith, Dean Fraser).

L'artiste y reprend quelques uns de ses succès à la sauce reggae et en compose d'autres dans le même esprit. Un tel basculement, si massif, peut laisser croire que Youssou N'Dour a définitivement fait allégeance à la musique de Bob Marley. Ce n'est pas le cas. Nous avons assisté à la première présentation en public de l'album *Dakar-Kingston*, le 28 février à Dakhla, au Maroc. Le chanteur en reprend les deux tiers des titres – du reggae donc –, mais il interprète aussi les morceaux qui ont fait sa réputation dans leur version originale (*Set, Birima, New Africa...*).

La star ne tire pas un trait sur le mbalax, ce rythme d'origine wolof (l'ethnie majoritaire du Sénégal) qui affole les hanches des Sénégalaises et fait de leurs hommes de parfaits danseurs à la frime exubérante.

L'heureux public de l'Olympia ou de Bercy découvrira un chanteur impeccable d'élégance, portant un deux pièces en batin bleu dessiné par sa sœur styliste Aby N'Dour. Youssou est venu à Dakhla, comme invité vedette du 4^e festival Mer et désert, alliant sports de glisse et musique. C'est aussi un outil de communication pour le Maroc car cette manifestation est organisée à l'extrême sud du royaume, dans le Sahara occidental, ancienne colonie espagnole annexée par Hassan II en 1975.

Youssou N'Dour est épaulé sur scène par le Super Etoile de Dakar, son groupe toujours parfait, augmenté par le claviériste Tyrone Downie, à qui il a confié la responsabilité des arrangements et le choix des musiciens pour l'album, à la Jamaïque. Dans le passé, le chanteur a montré qu'il était un champion dans l'art de passer d'un genre musical à l'autre.

Avec le reggae, il est encore à son affaire. Le matin du concert, installé sous une tente berbère, au bord de l'océan où s'abattent des rouleaux généreux pour la joie des surfeurs, il nous a reçu pour expliquer ce changement : « Le reggae nous fait vibrer, nous Africains, parce qu'il porte quelque chose de l'Afrique. Marley, première star mondiale issue du tiers-monde, reste un modèle pour nous tous ».

Militant sur le qui-vive

Dakar-Kingston, c'est un sourire de connivence adressé à l'un de ses héros. Le reggae porte des messages et a une fibre rebelle, rappelle le chanteur, militant sur le qui-vive, prompt à s'engager pour des causes qu'il estime justes. Récemment il s'impliquait dans « Africa for Haïti ». On lui doit aussi le concert « Africa Live », à Dakar, au printemps 2005.

Youssou N'Dour a une sacrée « patate », rappelait l'acteur Jamel Debbouze l'an dernier. Et sur scène, ça se voit aussi.

Libération, les 13 et 14 mars 2010 Le rasta pari de You

En panafricain militant, le chanteur sénégalais Youssou N'Dour étend son registre au reggae dans un album hommage à Bob Marley.

« En Afrique, il n'y a pas que la guerre, la misère, le sida. Il y a aussi Dakar et Dakhla. L'Afrique positive s'appelle New Africa. » Le message d'une simplicité biblique, n'est pas nouveau pour Youssou N'Dour chanteur d'un panafricanisme pragmatique. Ce 28 février, à la veille de la parution de son album *Dakar-Kingston*, rencontre au sommet entre le turbulent mbalax et le ronronnant reggae, l'ambassadeur de la musique sénégalaise débute sa nouvelle tournée à trente kilomètres du tropique du Cancer. Au festival de Dakhla, cité pionnière du Sahara occidental « pacifié ».

La ville sahraouie, à la lisière de plusieurs mondes, mince langue de terre entre mer et désert, entre Afrique subsaharienne et Maghreb, est finalement idéale pour tester et éprouver ce nouveau mix visant à connecter deux musiques séparées par l'Atlantique noir, océan de musiques, du blues au rap. « Commencer en terre africaine, c'était symboliquement important. Dakhla n'est pas loin de chez nous. Hier, jour du Mouloud, la naissance du prophète, j'ai entendu de magnifiques musiques, j'ai regardé les gens et j'ai senti une proximité évidente. Cette terre a une histoire, un conflit, mais elle bouillonne aussi de toute sa culture dont je fais partie. Ici, je me sens chez moi. »

A 22 heures, les tambours sabar entament leur folle sarabande pour un show de près de deux heures. Sur la place Hassan-II, le défunt souverain chérifien que le natif de la médina de Dakar ne manquera pas de citer entre deux héros africains : Stephen Biko et Kwame N'Kruma. Face à

Youssou, boubou bleu lumineux, des drapeaux marocains flottent, tenus à bout de bras par des gamins choisis par les services de sécurité, tandis que le portrait éclairé de Mohammed VI trône à gauche de la scène. A ses côtés, sa vieille garde, le Super Etoile de Dakar au grand complet, emmené par le fidèle d'entre les fidèles, Babacar « Mbaye Dieye » Faye, qui chauffe le public. Et un petit nouveau aux claviers : le producteur et arrangeur Tyrone Downie. C'est à ce Jamaïquain, formé sur les bancs de l'église puis dans les rangs des Wallers de Marley que Youssou a confié les clés de son nouvel album. Voix haut perchée et basse profonde, Youssou va rondement roder son show deux heures durant.

Un journal et une radio

« Youssou est le Stevie Wonder africain. Incroyable ! Même quand il est cassé de fatigue, dès qu'il prend le micro, il déchire. Il est né pour chanter. » Installé en France depuis 1998, le jovial Tyrone Downie peut se targuer d'avoir joué aux côtés des meilleurs du reggae. Il a commencé la musique en 1969, au même âge que Youssou, 13 ans, avant d'évoluer vers un style crossover, puis d'assumer la direction artistique du Sénégalais. « Youssou avec le reggae, j'y croyais pas. J'ai pris ça comme une blague ! C'était un bon challenge : le reggae est une musique qui se joue en arrière, alors que le mbalax c'est tout le contraire, tu es toujours devant ! En gros, c'était réussir à mélanger un café décaféiné avec un café serré. Mais à ma grande surprise, je me suis vite rendu compte que ça fonctionnait easy. Ça sonnait ! »

Youssou l'a invité, en mai à Dakar, pour taffer « taf taf » avant de partir enregistrer à Kingston en Jamaïque, dans les mythiques studios Tuff Gong où ont été gravés les étendards du reggae. Ils y retrouvent les cadors du genre : le guitariste Earl « China » Smith, le saxophoniste Dean Fraser, le bassiste Michael Fletcher... « Les musiciens ont été impressionnés par sa voix et son professionnalisme, poursuit Tyrone Downie. Il est juste venu trois jours en Jamaïque pour poser son chant sur les instrumentaux. J'ai quand même eu le temps de lui montrer le pays, mais tu sais, ce n'est pas facile de l'avoir : Youssou est vraiment busy ! Un coup en Espagne, un autre au Brésil, ça n'arrête pas. »

Patron d'un groupe de presse (avec le journal l'Observateur et la très populaire RFM, Radio futurs médias), créateur de son propre label Jololi et de ses studios d'enregistrement Xippi, propriétaire de la boîte de nuit Thioossane et de la plus importante usine de reproductions de cassettes, plénipotentiaire de l'Unicef et ambassadeur du combat contre la malaria et le sida, celui que tout un pays surnomme « You » est un homme occupé. « Ma vie est allée tellement vite. Depuis que j'ai 15 ans, je n'ai pas arrêté. » Et il n'est pas prêt de ralentir. Acteur incontournable de la société civile sénégalaise, il s'est investi depuis février 2008 sur le terrain de l'alternative économique au travers de Birima. Avec 200 millions de francs CFA (plus de 300 000 euros), cette société de microcrédit, basée sur le modèle développé par le prix Nobel Muhammad Yunus, a pour objectif de réduire la pauvreté, dans un pays où le chômage broie les espoirs de la jeunesse.

« Ce n'est pas une banque, mais une mutuelle avec plus de 1500 clients. On va bientôt faire un point sur la première phase, et d'autres partenaires doivent nous rejoindre pour développer cette initiative. On avance... Inch Allah... » Même s'il admet avoir « quelques petites problèmes », notamment avec Benetton, qui fut l'un des premiers soutiens de Birima en investissant un million de dollars. Une sombre affaire où l'on voit Benetton se plaindre de n'avoir plus aucune nouvelle de Youssou depuis ce fameux don. Au point que certains se demandent où est passé le fameux million... Reste que le chanteur n'a pas oublié d'où il vient : la populaire médina de Dakar et non les huppés Almadies où il vit désormais.

Une mère griotte

Né d'un mariage qui brisait les tabous, l'union contre-nature d'une griotte et d'un ouvrier mécanicien, Youssou N'Dour vient d'avoir 50 ans. L'âge de l'indépendance de son pays : « La colonisation ne s'est pas terminée le jour où ils sont partis. Elle est encore là, et dans de nombreux domaines ! Mais avec la culture et en particulier la musique, nous sommes parvenus à résister aux modèles que l'on voulait nous imposer. Ils n'ont pas réussi à modifier nos valeurs fondamentales. Il faut garder les bases : pour que les gamins, même s'ils se perdent, les retrouvent toujours en place. C'est le rôle historique de notre génération. » Sa base à lui, c'est Dakar, où il a construit son empire. « Je suis toujours pressé de rentrer chez moi. Je voyage beaucoup en musique, depuis bien longtemps, mais je sais où sont mes racines. C'est dans mon milieu naturel que je sens le mieux la musique. »

Sa grand-mère Mame Marie Sène chantait pour les rois. « Il a ça dans le sang », prédit sa mère alors que son père ne voulait pas encore qu'il fasse carrière dans la musique. Très vite, le gamin le convainc. A tout juste 20 ans, il cofonde l'Etoile de Dakar, son futur groupe sous le nom de Super Etoile. Au début des années 80, Youssou s'impose avec un style rompart avec la toute-puissante musique latine : le mbalax, qui remet en avant la tradition et les percussions wolof. Ce sera la bande-son de l'après-Senghor, à l'image du thème *Atou* qui impose le chanteur à la voix d'or.

Yousso ne tarde pas à rayonner dans la région. La reconnaissance internationale viendra au mitan des années 80, lorsqu'il donne la réplique sur *In Your Eyes* à Peter Gabriel, le gourou world music et patron du label Real World. You devient un habitué des salles parisiennes, du mythique Espace Ballard à l'Olympia qu'il s'apprête, ce 23 mars, à combler pour la quatrième fois.

Don d'ubiquité et foi soufie

Installé au sommet des charts afro-pop, l'artiste a toujours cultivé un don d'ubiquité, ou d'ambiguïté, entre chansons destinées au pays et compos world music formatées, à l'instar de ses *Seven Seconds* avec Neneh Cherry en 1994. Un grand écart entre ses fans de l'intérieur et un public mondialisé, qui a souvent mis en péril son statut d'artiste national. Ce fut le cas en novembre 2003, avec *Sant Allah*, une cassette rebaptisée *Allah-Egypte*, lors de sa sortie européenne. You s'appuyait sur un orchestre égyptien et l'arrangeur Fathy Salama, pour célébrer sa foi soufie à l'égard des grands marabouts du Sénégal. Cela créa une sérieuse polémique à Dakar : certains orthodoxes musulmans reprochèrent au chanteur populaire d'aborder le répertoire sacré, allant même jusqu'à calligraphier le nom du prophète en couverture, avant d'en chanter les louanges.

L'album rencontre un franc succès public et critique en Europe mais son public naturel ne se retrouve pas dans ces arrangements dignes des plus beaux élans d'Oum Kalthoum. You donnera par ce disque une image de tolérance de sa foi et remportera un Grammy Award. Le 13 février 2005, c'est chose faite. You est à Dakar, dans un bain de foule. « J'avais l'impression d'avoir décroché une médaille d'or aux JO. Rétrospectivement, le scandale qu'a suscité l'album a été une bonne chose. Ça m'a permis d'ouvrir des portes, de sortir de mes gonds, de prouver qu'il faut prendre des risques. Sans ce disque, je ne sais pas si j'aurais fait cet hommage au reggae de Marley. »

Esclave au cinéma

Entre-temps, Yousso N'Dour a fait ses débuts sur grand écran. En 2006, il endosse, dans *Amazing Grace*, de Michael Apted, le rôle d'un esclave nigérian déporté en Amérique qui arracha sa liberté et signa une biographie faisant l'éloge du libéralisme. A deux siècles de distance, la comparaison est assumée par Yousso N'Dour, connu pour son indépendance d'esprit et son goût pour la liberté d'entreprise.

Dans le même esprit de mémoire, il a participé un an plus tard au *Retour à Gorée*, road movie sur les ravages de l'esclavage sur une classe d'âge. « Notre génération essaie de remettre les pendules à l'heure. On a pardonné, mais on n'oublie pas. On suit les traces de nos musiques, de nos ancêtres. Quand tu vas au Mali, en Mauritanie, au nord du Sénégal, c'est sûr que le blues vient du Mali, en Mauritanie. Les jeunes Afro-Américains ont besoin de savoir d'où ils viennent. Que connaissent-ils de leur histoire, de leurs grands-parents ? »

Gorée, île symbole de la traite négrière, figure en fond de la pochette de *Dakar-Kingston*. « Gorée est derrière moi, me protège et me bénit dans cette musique. Mais ce pourrait être aussi *Accra*. C'est-à-dire les lieux d'où les esclaves sont partis. » Selon Yousso, ce disque est un nouveau trait d'union entre Afrique et Amérique. « Avec le reggae, il n'y avait aucun risque ! Les musiques des Caraïbes, c'est une partie de nous qu'ont emmenée nos ancêtres. Le contretemps du reggae, on connaît bien chez nous. C'est comme le mbalax. Tout s'est donc fait naturellement ». Le fils de la médina, disciple du soufisme, souhaitait rendre hommage au « spirit » de Bob Marley et à la « force tranquille » du reggae. « Un ami, mon régisseur Gaston, m'incite depuis vingt ans à poser ma voix sur le reggae. Du coup, quand les organisateurs du Fesman [Festival mondial des arts nègres qui devait se tenir à Dakar en décembre 2009, avant d'être reporté, ndlr] ont souhaité que je rende hommage à Marley, j'ai tout de suite accepté. Mais en le faisant avec mes mélodies. » You ajoute : « Marley représente la première star d'un petit pays apprécié mondialement. C'est lui qui nous a permis de dire : pourquoi pas nous ? Qui n'a pas rêvé au Sénégal d'accéder à ce niveau-là ? »

Marley, il l'a découvert adolescent, grâce à un oncle disquaire : « On n'avait que la radio nationale, et très peu de disques ; il avait un tourne-disque Teppaz et les week-ends, on se tapait Jimmy Cliff, Bob Marley... », se souvient le père de Djena (« paradis » en wolof), 5 mois. Sa petite dernière s'ébroue non loin, dans les bras de sa mère confortablement lovée dans un canapé du mess des officiers de Dakhla, où est logé la famille.

La cinquantaine est un nouvel âge pour Yousso, le passeur, souvent critiqué pour avoir transgressé les codes de bonne conduite de la tradition et célébré pour avoir réussi à porter la parole de l'Afrique au-delà des cases. « Je me suis toujours battu pour faire ce que je souhaitais. Non, l'Africain ne vit pas dans des arbres. Oui, il peut être moderne. Les voyages sonores me permettent de garder l'esprit en éveil, de ne pas me répéter. » Reçu au siège des Nations unies ou à la Maison Blanche, « le chanteur à la voix si extraordinaire qu'elle semble contenir toute l'histoire de l'Afrique » - selon le magazine Time qui l'a distingué en 2007 parmi cent

personnalités influentes – s'est impliqué sur le terrain politique. En 2003, il annule sa tournée aux Etats-Unis, en signe de protestation contre la guerre en Irak. Souvent, il s'est élevé contre la condescendance de la Françafrique, et autres préséances des relations post-coloniales.

Youssou, président ?

En 2007, Youssou N'Dour intègre le comité de Jean-Marie Bockel, alors ministre de la Coopération et de la Francophonie, censé trouver des solutions aux galères de visas qui plombent les artistes africains candidats à l'entrée dans l'espace Schengen. « Il n'y a pas eu de suite ; c'est dommage. On vous demande de vous réunir, et au final rien. Pourtant, la question était d'importance : la libre circulation des artistes. Quand même, quand même... Qu'on leur laisse la liberté de s'exprimer : nous enrichissons votre culture, non ? » Est-il pour le principe de réciprocité ? « Oui, mais ce monde-là est économique. Pour le Sénégal qui a joué la carte du tourisme, le rapport est faussé. Mais d'un point de vue culturel, je suis pour le principe de réciprocité : on nous interdit de venir, on ne collabore plus. Qui perdra au bout du compte ? Sans doute pas nous. »

Vingt ans après la tournée Amnesty international, avec Bruce Springsteen, Sting, Tracy Chapman et compagnie, beaucoup murmurent son nom pour présider aux destinées de son pays. Il a pris position récemment dans une chanson stigmatisant les coupures de courant à répétition dans la capitale sénégalaise. Il tient déjà un slogan qu'il martèle tel un refrain depuis belle lurette : « Rassembler nos idées et nos énergies, ouvrir nos frontières et nos cœurs ! » Mais Youssou sait que sur ce terrain, il faut se montrer prudent, d'autant plus qu'il est en conflit avec Karim Wade, fils du président qui lui envie ouvertement sa popularité dans l'opinion sénégalaise. Youssou, président du Sénégal ? La question reste ouverte. « Avant, j'étais neutre à la veille des élections. Aujourd'hui, je m'implique, je commente, il faut que la voix des aînés dont je fais partie porte. Les choses doivent changer. On n'a pas le droit de rester les bras croisés, en disant que la politique, ce n'est pas notre affaire. De là à vouloir être président, c'est une autre histoire, celle du peuple, qui doit porter cette volonté. De toute façon, au Sénégal, on a des hommes politiques dont la pratique est bien mieux aguerrie. Ce serait leur faire injure. »

Il pourrait bien aller demander conseil à son vieil ami brésilien Gilberto Gil, ex-ministre de la Culture du président Lula et grand fan de Marley, Youssou lui a fait écouter son nouveau disque, et le sage a répondu : « Ce disque va m'aider à mieux te connaître. »

WWW.LEXPRESS.FR, le 25 mars 2010, propos recueillis par Paola Genone Quand Youssou chante reggae

Le compositeur sénégalais sort Dakar-Kingston, un magnifique album enregistré en Jamaïque avec les musiciens de Bob Marley. Il l'a présenté lors d'un concert au festival Mer et désert, à Dakhla, dans le sud du Maroc. L'Express l'y a suivi.

Les yeux de Youssou N'Dour sont rivés sur l'immense étendue de sable qui se brise sur l'océan Atlantique. L'aube se lève sur le Sahara. C'est à Dakhla, minuscule ville marocaine aux confins de la Mauritanie, que « Youssou » a choisi de donner son premier concert de la tournée Dakar-Kingston. A l'aéroport, Gazelle, son agent, tente de gérer les impondérables : les valises n'arrivent pas sur un tapis, elles sont lancées par une fenêtre. « My guitar ! » implore un musicien jamaïquain à dreadlocks, en regardant son instrument virevolter dans l'air et atterrir dans les bras de Youssou.

Sous le soleil du tropique du Cancer, une foule de Sahraouis attend le « Prince de la médina ». Tambours, flûtes, chants et thé à la menthe offert sous une tente géante. Youssou N'Dour, lunettes noires et tee-shirt à l'effigie de Barack Obama, remercie en hassanya, la langue locale. En le voyant se balader dans les ruelles, coiffé de son bob, discuter avec les habitants, on comprend qu'il n'est pas venu défendre un album, mais une cause : sauver l'Afrique de la pauvreté, de la corruption, de l'intégrisme. « Ne sont-elles pas magnifiques ? » s'exclame-t-il devant un groupe de Sahraouies chantant des poèmes sur la scène où il se produira deux soirs plus tard. « Dans les communautés sahraouies, la place des femmes est protégée par des traditions séculaires. Elles peuvent sortir seules, fumer une cigarette, personne n'osera les importuner », poursuit le chanteur, musulman soufi de la confrérie mouride. Pourtant, dans le public, on aperçoit de nombreuses silhouettes féminines entièrement voilées. Depuis que le Maroc a annexé cette ancienne colonie espagnole, en 1975, les traditions cohabitent. Elles vont fusionner le soir du concert.

Devant 30 000 personnes, Youssou N'Dour, vêtu d'une chemise africaine, tient le gouvernail de l'immense navire humain. Au cri de *Africa Unite !* ses 18 musiciens, choristes et danseurs prennent feu sur des rythmes reggae et mbalax (musique du Sénégal). Youssou chante en anglais, en wolof et en français. Sa voix s'élève comme une prière. Le public le regarde, silencieux, intimidé. Puis, sur *Black Woman*, les femmes du premier rang commencent à onduler comme une

gigantesque vague. Pendant tout le concert, Youssou N'Dour va partager avec les spectateurs les souvenirs de son voyage en Jamaïque, à travers les morceaux de ce nouvel album, *Dakar-Kingston*, enregistré avec des musiciens de Bob Marley. A Dakhla, au fil de trois jours, il s'est confié à L'Express.

Qu'est-ce qui vous lie à Bob Marley ?

J'ai découvert le reggae dans les rues de Dakar, au début des années 1970. Par les fenêtres des maisons, on entendait à la radio les voix de Jimmy Cliff et de Bob Marley. Je définis le reggae comme « la musique à la force tranquille ». Je partage les mêmes valeurs que Marley : la terre, le travail, la défense des droits de l'homme. Quoique mouride, je me sens proche de la philosophie rastafari. Il ne faut pas tout mélanger, mais il est vrai qu'au Sénégal j'ai grandi en voyant des hommes africains, les Baye Fall, en habits aux couleurs rastas et portant des dreadlocks.

Sur Dakar-Kingston, vous chantez aussi des mélodies en wolof et des ballades rap-reggae-gospel...

Mon séjour en Jamaïque m'a permis de consolider les liens qui existent entre ces genres musicaux. J'ai enregistré cet album à Kingston, avec des musiciens locaux comme le claviériste Tyron Downie, un ancien des Wailers. En parlant avec eux, j'ai découvert que Marley chantait le gospel dans une église baptiste, mais aussi que les musiciens reggae utilisent des percussions d'origine africaine, les burrus. Quant au rap, il puise ses sources dans cette île où sont nés le sound system et la pratique du scratch. Mais le rap vient aussi d'Afrique. Enfant, j'adorais assister aux cérémonies « labane » : le lendemain de la nuit nuptiale, la mariée raconte des histoires très sexy en rappant. De la même façon qu'il n'existe pas de race pure, il n'existe pas de musique pure.

On vous a proposé de présenter votre album en Europe et aux Etats-Unis, mais vous avez choisi un festival en Afrique. Pourquoi ?

Je veux être sur le sol de mes ancêtres. Je n'ai jamais considéré qu'habiter au Sénégal soit un obstacle à la conquête du monde. Je ne peux pas rester à l'étranger plus de deux mois. Ma maison est à Dakar. J'y ai une salle de concert, le Thiossane, où je me produis une fois par semaine, un studio d'enregistrement et un label qui me permettent de produire des artistes africains. J'ai créé une fondation pour l'accès à l'éducation, la lutte contre le paludisme et le sida, ainsi que Birima, une société de microcrédit qui aide les Africains à ouvrir leurs entreprises.

Dans le film *I Bring What I Love*, d'Elizabeth Chai Vasarhelyi, qui dresse votre portrait (en salles le 14 avril), on réalise à quel point *Egypt*, votre album dédié à une vision tolérante de l'islam, a fait scandale.

Un jour, en 1999, quelqu'un m'a demandé : « Pourquoi ne chantez-vous pas pendant le ramadan ? » En y réfléchissant, il est vrai que je n'ai pas trouvé de raisons valables. Oum Kalsoum, elle, avait déjà osé chanter le Coran. Ce qui lui coûta très cher. C'est en pensant à elle qu'en 2000 je suis parti enregistrer *Egypt* au Caire, avec un orchestre traditionnel de musiciens locaux. Dès que la presse a appris mon projet, la polémique s'est déclenchée. Les quotidiens africains titraient : « Youssou N'Dour franchit les limites : », « Blasphème ! ». Il m'a fallu cinq ans pour sortir cet album. Les magasins de disques refusaient de le vendre. Je suis parti en tournée : à l'étranger, *Egypt* fut un triomphe. En 2005, l'album a été récompensé d'un Grammy Award. Et là, pour les Sénégalais, c'était comme si j'avais gagné une médaille olympique. Enfin, ils aimaient mon disque : j'ai vécu ce moment comme une délivrance et non comme une revanche.

N'avez-vous jamais eu la tentation de tout abandonner ?

Si surtout quand un homme, que l'on avait pris pour moi, a été poignardé, à Dakar. J'étais désespéré. Je n'ai pas tout arrêté parce que ma famille m'a soutenu. Ma mère et ma grand-mère, griottes, m'ont toujours dit que ma mission était de retransmettre l'Histoire, mais que le passé ne doit pas nous empêcher d'avancer.

Direct soir, jeudi 4 mars 2010

Youssou N'Dour, grande voix pour grandes causes

Youssou N'Dour revient en force : un nouvel album, un concert à l'Olympia le 23 mars et un documentaire qui lui est dédié, I Bring What I Love, prévu le 31 mars. Focus sur l'un des musiciens les plus originaux de notre époque.

Youssou N'Dour un être rare pour tous ceux qui le connaissent, personnage presque intouchable pour le grand public qui lui voue une admiration sans bornes. Mais Youssou N'Dour, c'est d'abord une voix qui émeut, doublée d'une incroyable science musicale, qui en fait un touche-à-tout de génie.

Chouchou des médias, le citoyen idéal de la médina de Dakar, aîné de sa famille nombreuse, mène depuis trente ans sa « géopolitique de la musique » entre deux mondes, l'Afrique et

l'Occident. Homme de la mondialisation ouverte, il a su faire de ses instruments de musique des instruments au service de toutes les causes nobles.

Pourtant, s'il a accédé au rang de star internationale, notamment grâce à des collaborations européennes ou américaines, avec Neneh Cherry ou Peter Gabriel, il tient à rappeler que sa stratégie est d'abord panafricaine : « Ce que nous partageons, nous, Africains, avoue-t-il, est plus important que ce que l'on ne partage pas. » Pour cet élégant quinquagénaire qui, après trente-sept ans de musique professionnelle, n'a plus à prouver son savoir-faire, l'avenir du continent noir est une priorité.

Le reggae, une arme douce

Son nouvel album reggae, *Dakar-Kingston*, exprime à merveille la recherche qui l'anime, celle d'un universalisme non délié de ses racines. Chantre de l'effacement de la dette africaine et guerrier de la lutte contre le fléau du paludisme, Youssou N'Dour use du reggae comme d'une nouvelle arme politique, une arme douce qui réveille les consciences des citoyens du monde. Cette arme qu'a d'ailleurs toujours été le rastafarisme, mouvement de pensée et mode de vie tendu vers l'unité et la paix, né en Jamaïque et étendu par-delà l'Atlantique.

L'homme de plusieurs luttes

Mais Youssou N'Dour ne fait pas pour autant allégeance à un genre, comme Alpha Blondy ou un Tiken Jah Fakoly. Car il n'est pas l'homme d'un seul combat. De confession musulmane, membre de la confrérie mouride du Sénégal, il avait fait de son appartenance à la religion de Mahomet un étendard de la tolérance dans son précédent album, *Egypt* (2003). Enregistré avec l'aide d'un grand orchestre égyptien et de son chef, Fathi Salama, cet hymne remporta un Grammy Award aux Etats-Unis, en 2005. A cheikh Amadou Bamba, fondateur de la confrérie mouride, il déclarait : « Tu m'as appris le pardon et la compassion, le rejet de la violence et de l'arrogance ». L'immense originalité de Youssou N'Dour se dévoile dans l'utilisation de ces diverses influences qui viennent inspirer sa musique sans jamais la corrompre ou la détourner de sa voie. Descendant de griots africains, il aime à rappeler que ce qui les caractérise est d'être entièrement animés, autant dans le visage que les mains. Sting, Mamadou Konté ou Bob Marley : les amitiés de Youssou N'Dour sont innombrables et aussi variées que les paysages colorés par sa musique.

Vibrations, mars 2009, propos recueillis par Elodie Maillot

Youssou N'Dour : « chacun a du Marley en lui »

Le chanteur sénégalais Youssou N'Dour débarque à Kingston pour une relecture jamaïcaine de ses propres classiques

Youssou N'Dour cumule les projets sans réduire son temps de travail. Il est en ce moment sur les écrans dans un film documentaire autour du scandale qu'avait suscité son album *Egypt* en s'attaquant aux chants islamiques, et dans les bacs avec un nouveau disque. Depuis 35 ans qu'il trace sa géopolitique musicale internationale en franchissant les frontières, Youssou n'avait jamais osé la Jamaïque malgré quelques incursions en terre reggae avec Wyclef Jean. Après le rallye soufi entre Dakar et le Caire d'*Egypt* qui lui valut un Grammy, Youssou N'Dour débarque à Kingston pour une relecture reggae de vieux titres. Il a choisi le plus francophone des ex-Wailers, Tyrone Downie, comme chef d'orchestre local dans l'ancre mythique du studio Tuff Gong et a convoqué Earl Chinna Smith, Morgan Heritage, Dean Fraser, Ayo ou Patrice. Lorsque « You » se pose à Paris pour mixer, le studio se transforme en ruche investie d'abeilles venues goûter ou raffiner le nouveau nectar afro-jamaïcain.

Il y a beaucoup de monde autour de vous en studio...

J'adore cette ambiance. C'est comme ça que je travaille à Dakar, avec une porte ouverte aux idées inattendues. En arrivant en Jamaïque avec Tyrone Downie, qui est une légende, j'ai retrouvé l'esprit des Wailers de l'époque, l'ambiance bourdonnante. Tout le monde a vite su qu'il était là, certains musiciens sont venus par hasard, comme Mutabaruka, le poète jamaïcain qui me rejoint sur un hommage à Marley.

Il y parle du combat de Marley pour « la cause des Noirs ». Vous partagez cette préoccupation ?

Le discours de Marley me concerne, même si personnellement je ne vais pas jusque-là. Chacun a du Marley en lui et peut s'identifier à ses diverses facettes. Mon « Marley », c'est avant tout l'auteur-compositeur qui m'a réconcilié avec la simplicité. Je l'ai découvert par les vinyles de mon oncle qui travaillait dans un magasin de disques. A l'époque, on chantait sans comprendre les paroles, frappé par l'évidence de ses mélodies. Quand on entend le reggae, sincèrement, on est sûr que ça fait partie de nous Africains. Il faut plonger dans l'histoire pour expliquer notre rapport inné au reggae.

Pourquoi vous attaquer au reggae par le biais de reprises ?

Après plus de 30 ans de carrière et plus de 300 chansons, ce qui m'intéresse toujours, c'est de chercher de nouveaux styles, sinon j'arrête la musique. Ces chansons sont importantes pour moi, je voulais leur donner une seconde vie. On a sondé les fans et gens du quartier pour savoir celles que le public avait envie d'entendre. Certaines n'avaient pas bénéficié du bon registre, cette seconde chance montre qu'elles s'adaptent bien au reggae. Le mbalax pur et dur est une musique traditionnelle populaire et le reggae va avec toutes les musiques africaines. Ce reggae me donne plus d'espace, ma voix n'est plus calée sur les percussions du mbalax, mais sur la basse-batterie du reggae. Ça a été un vrai travail d'architecture entre Dakar, Kingston et Paris avec Tyrone Downie.

Comment étiez-vous perçu en Jamaïque en tant que musicien africain ?

Peut-être que mon nom y est connu, mais pas ma musique, sauf le tube *7 seconds*. J'ai rencontré des artistes passionnés par l'Afrique, comme Morgan Heritage, qui s'investissent pour tracer un trait d'union entre l'Afrique et la Jamaïque. C'est sincère.

Bob Marley avait un rôle de patriarche, il recevait chaque semaine les gens du quartier. Est-ce votre cas ?

Chez moi c'est tous les jours que quelqu'un a besoin d'aide, mais la musique, c'est donner et recevoir. C'est très important pour moi qui suis croyant et artiste. On en tire aussi quelque chose. Combien de mes chansons s'inspirent d'histoires que les gens viennent me conter ? J'ai horreur d'être isolé, notre métier est difficile, on a besoin d'être entouré et d'écouter les critiques pour ne pas partir dans des délires.

Le Trident, Scène nationale de Cherbourg-Octeville
Place du Général de Gaulle, BP 807
50108 Cherbourg-Octeville cedex
T +33 (0)2 33 88 55 50
F + 33 (0)2 33 88 55 59
Location +33 (0)2 33 88 55 55

laboite@trident-sn.com
www.trident-scenenationale.com

Relations publiques

T +33 (0)2 33 88 55 58
Isabelle Charpentier ic@trident-sn.com
Nadège Henry nh@trident-sn.com

Relations Presse & Médias

T 06 82 75 30 21
Bérengère Bressol apostrophe.cie@laposte.net

Relations avec les comités d'entreprise

T +33 (0)2 33 88 55 50
Valérie Pinabel vp@trident-sn.com

Informations & communication

T +33 (0)2 33 88 55 50
Murièle Bosse-Platière mbp@trident-sn.com
Geneviève Poirier gp@trident-sn.com